



Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

24 | mars 2010

Faut-il « désoccidentaliser » l'humanitaire ?

La désoccidentalisation, vue du terrain

Stéphane Vinhas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/708>

ISBN : 978-2-918362-42-5

ISSN : 2105-2522

Éditeur

Médecins du Monde

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2010

ISSN : 1624-4184

Référence électronique

Stéphane Vinhas, « La désoccidentalisation, vue du terrain », *Humanitaire* [En ligne], 24 | mars 2010, mis en ligne le 04 juin 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/708>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

La désoccidentalisation, vue du terrain

Stéphane Vinhas

- 1 En lettres rouges, le titre du livre de Pierre Micheletti interpelle : *Humanitaire, s'adapter ou renoncer*³. Ce dilemme, ce choix darwinien est posé comme une affirmation, non une interrogation. Renoncer, cela signifie la mort de l'action – et la tranquillité de l'âme ? –... S'adapter alors, oui, mais comment ? Pierre Micheletti, qui a consacré sa vie à l'humanitaire⁴, sait de quoi il parle. Il a résumé fort bien, à mon sens, les difficultés auxquelles peuvent être confrontés les humanitaires d'aujourd'hui, ainsi que les diverses voies à prendre. Pour ma part, je souhaiterais revenir sur certains points de son livre qui ont fait écho à mon expérience de terrain.

Les difficultés d'un concept

- 2 Le soleil a beau continuer de se coucher à l'ouest, l'Occident n'est plus la référence ultime dans un monde où la multipolarité économique et politique ne cesse de se redessiner. L'humanitaire⁵, produit d'une « civilisation » – celle occidentale – doit pouvoir se défaire de son origine pour pouvoir être accepté, efficace et s'enrichir de l'apport des autres. Pour cela, il doit entreprendre une démarche de désoccidentalisation de ses manières de penser et de faire. Oui, mais comment s'y prendre quand le terme même de désoccidentalisation a été sans doute pensé par des Occidentaux, quand on ne peut refuser notre passé sans perdre ce que nous sommes, quand cette posture se fera tyrannie à chaque définition de nos actions, quand la notion d'Occident est multiple et diverse, quand on s'attaque non seulement à une manière de se penser occidental mais aussi à celle dont on pense l'Occident ?... Tout un programme dans un monde à l'histoire faite d'esclavagismes, de colonisations et où l'impérialisme culturel continue à fasciner les migrants et les familles qui espèrent. Comment éviter que cette démarche ne soit au final qu'un prétexte théorisé, une stratégie utilitariste de plus pour faire passer, de forme hypocrite, nos idées à travers des actions conceptuellement déguisées, appelées désormais « désoccidentalisées ». Bien des questions surgissent à cette proposition

audacieuse et ambitieuse. La désoccidentalisation est-elle une renonciation à ce que nous sommes ou une adaptation de ce que nous sommes ? Copernic a bien démontré que la Terre n'était pas le centre de l'univers, mais elle fait tout de même partie du système : il l'a simplement remise à sa juste place. La désoccidentalisation serait donc, à mon sens, un décentrage, un recentrage de point de vue, une déconstruction de nos représentations pour améliorer nos pratiques.

« Un point de vue est une vue à partir d'un point »⁶

- 3 La générosité n'est possible qu'avec les surplus, que ce soient ceux de la pitié (mouvements de charité) ou ceux de la prospérité économique (actions humanitaires). Les ONG internationales – elles qui ne créent pas de valeur en produit et encore moins de bénéfices financiers – sont donc nées des plus-values du système financier capitaliste. L'Occident, puissance financière d'héritage judéo-chrétien, est le premier producteur d'une action humanitaire qu'il nous faut désoccidentaliser, et ce à plusieurs niveaux :
- 4 • Au niveau de la souffrance, pour que chaque victime ait le même poids : il faut ainsi s'interroger, par exemple, sur le fait que les deux cent soixante-quinze victimes du séisme survenu dans le centre de l'Italie en 2009 ont fait plus d'impression médiatique que les soixante-quinze mille victimes du tremblement de terre au Pakistan en 2005 et se demander pourquoi l'on parle plus des victimes d'attentat que des morts victimes de dommages « collatéraux ».
- 5 • Au niveau du concept de victime⁷ : en occultant les autres réalités (historique, sociologique...) vécues par la victime, la définition que l'Occident retient de celle-ci enferme les autres cultures dans cette vision humiliante – et souvent non-vécue comme telle par ceux qu'elle définit –, ne donnant à l'autre qu'une capacité limitée de participation à la construction de son propre futur. Pour cela, il est nécessaire de désoccidentaliser la perception que nous avons des Autres, quand les pays du Sud deviennent des poubelles où se déversent en plus de nos déchets nucléaires, les médicaments non-utilisés⁸, les fripes recommercialisées ou encore les excédents agricoles non vendus.
- 6 • Au niveau de nos manières de considérer l'intervention humanitaire - assistantat ou simple don ? - quand les principaux pays demandent essentiellement un peu plus de justice dans le commerce international⁹. Il faut ainsi reconsidérer le micro-crédit qui aide les gens ayant tout perdu à relancer leur vie économique de façon indépendante et digne, à l'instar des pêcheurs d'Indonésie qui demandaient plutôt de nouvelles barques que de la nourriture.
- 7 Il nous faut désoccidentaliser pour sortir de la vision binaire « *entre celui qui donne parce qu'il a et celui qui reçoit parce qu'il n'a pas ; sortons des schématiques « sauveur héroïque » et « misérable victime »*¹⁰ ». Afin que nous n'ayons pas un jour à nous entendre dire : « *Sauvez-moi de mon sauveur* »...

L'humilité comme modalité pratique

- 8 Nombreux sont les auteurs, comme Rony Brauman ou Jean-Christophe Rufin, qui se sont attelés à définir les critiques sur cette aide humanitaire qui aliène, humilie, rend plus acceptables les conditions de misère, qui est utilisée à d'autres fins, qui détourne

l'attention, prolonge les conflits, etc. Ces réflexions sont utiles pour nous permettre de revenir sur notre pratique et de l'améliorer au mieux, car il n'est pas ici question de renoncer. Le concept de désoccidentalisation fait partie du processus de réflexion qui nous propose de nouvelles pratiques, encore à définir. Pour ma part, je retiens essentiellement celle de l'humilité qui me paraît fondamentale sur le terrain : « *L'aide humanitaire doit donc être dépourvue de tout esprit de supériorité ou d'arrogance, respectant les modes de vie et les valeurs propres aux populations côtoyées, sans jamais se départir d'une forme d'humilité*¹¹ ».

- 9 Que les mots « homme », « humanitaire » et « humilité » aient une étymologie commune avec le mot *humus*¹² devrait nous en dire déjà beaucoup. La Bible fait de nous de « *la poussière qui retournera à la poussière* »¹³ et le Voltaire de *Zadig* fait de la Terre un insignifiant tas de boue dans l'univers. C'est à cela que nous devrions penser, pétris que nous sommes d'une éducation qui nous fait croire que nous venons de la meilleure école ou université de France et, par extension implicite, du monde ! En tant que travailleur humanitaire, il semble important de se remettre à sa place, de garder l'humilité qui permettra le respect des Autres dans leur différence ; une différence qui n'exclue pas mais qui complète une approche du monde. Il faut ainsi se méfier sans cesse des terminologies que nous choisissons pour définir l'humanitaire, entre « mission » (religieuse ?), « intervention » (militaire ?), « projet » (avec un futur prédéfini) ou « action » (qui souvent est unilatérale). Le terme le plus adéquat serait sans doute celui de « coopération », au sens fort, c'est-à-dire quand les projets sont pensés et mis en place, en accord et en partenariat avec les personnes du « Sud ». La désoccidentalisation passe par un changement de vision mais aussi de pratique.

Des projets et des hommes

- 10 Les projets humanitaires ont ceci d'intéressant qu'ils travaillent *sur* et *avec* l'Homme, c'est-à-dire en étant supposés prendre en compte l'histoire singulière et la dignité de chaque individu. Pour les Occidentaux, férus de contrôle et de chiffres d'évaluation d'objectifs, les projets n'en deviennent que plus imprévisibles et difficiles à mettre en place. Dès leur conception, il est ainsi important de prendre en compte le contexte et de définir les personnes clés – même celles qui pourraient paraître « insignifiantes » à nos yeux d'Occidentaux. Il faut comprendre une culture, intégrer que nous sommes des « perturbateurs d'équilibre » et que ce ne sont pas ceux que nous venons « aider » qui doivent s'adapter mais bien l'inverse. Il faut construire les projets avec la communauté qui en bénéficiera en évitant les adjectifs possessifs excluant (« nos » projets...).
- 11 Penser ce qui est le mieux pour l'Autre, voilà tout le mal. Le concept d'interculturalité est également primordial à prendre en compte lorsque l'on définit un projet dans un contexte où nous sommes ignorants de la culture locale. Les projets ne seront efficaces que s'ils respectent, intègrent ou font la place aux croyances et pratiques locales – non dangereuses. Cela permettra d'éviter de construire des cliniques au-delà d'une rivière que les femmes enceintes ne traverseront pas de peur d'y perdre leur bébé, de voir des femmes refuser des préservatifs qu'elles associent à la prostitution, de voir ces femmes refuser que l'on identifie leur enfant malade par un bracelet rouge – couleur du vaudou –, de voir ces patients ne pas prendre leur médicament pendant le ramadan ou encore de voir ces femmes refuser de boire de l'eau pour ne pas noyer leur cerveau. Plus qu'avec un air de moquerie arrogant, il faut prendre tout cela avec une empathie intelligente qui

suffira à en faire des paramètres plus que des obstacles, des sujets de réflexion plus que de raillerie, sans pour autant perdre le sourire face à des choses qui devraient nous paraître moins naïves que merveilleuses.

La « désoccidentalisation » en actions : l'exemple à Médecins du Monde

- 12 Depuis plusieurs années, Médecins du Monde a mis en place une série d'initiatives attestant de la conscience qu'a l'association du fossé la séparant, parfois, de ceux auxquels elle vient en aide ou de ses partenaires locaux. Si elles ne participent pas encore d'une politique clairement définie, elles sont le résultat de réelles difficultés opérationnelles, couplées à une volonté d'engagement éthique et politique.
- 13 Chez les salariés et les « associatifs » de l'ONG, le souci du regard d'autrui et de sa plus grande prise en compte dans la construction de certains projets occupe ainsi une place particulièrement importante. En voici une énumération non exhaustive :
- 14 • **Le projet « Accès aux soins, déterminants socio-culturels » (AS-DSC)**
- 15 Ce projet vise à tenir davantage compte des cultures locales et de leur approche du corps, de la maladie, de l'accès aux soins, etc., lors des interventions sur le terrain, en France ou à l'étranger. Ce mouvement de réflexion puise son origine d'après une demande des coordinateurs de terrain nationaux du groupe Amérique latine et Caraïbes.
- 16 Ces derniers, détenteurs de la culture locale et souvent eux-mêmes praticiens en médecine traditionnelle, ont attiré l'attention des responsables du groupe Amérique latine et Caraïbes sur la prise en compte des facteurs précédemment cités, dans les soins prodigués par les équipes de MDM sur le terrain.
- 17 Ce groupe de réflexion propose à Médecins du Monde d'adopter un « regard non-occidental » lors de la création et de la réalisation de ses projets.
- 18 • **Le partenariat avec l'association *Ibuka* Mémoire & Justice**
- 19 Ce partenariat est décrit par ceux qui le mènent comme un projet au sein duquel une ONG locale telle qu'*Ibuka* n'occupe pas une position hiérarchique inférieure à MDM. Ce projet commun s'est construit dans une réflexion et un consentement mutuels. Cette dernière le reconnaît en effet : il n'est pas rare que son importance et sa notoriété la conduisent à faire prévaloir certains de ses points de vue sur des partenaires plus petits qu'elle.
- 20 • **Ouverture de bureaux de représentation en Inde et au Qatar**
- 21 Aujourd'hui, le réseau international MDM est principalement composé de bureaux implantés dans des pays occidentaux. En installant deux nouveaux bureaux en Inde et au Qatar, il s'agit de permettre au réseau international de bénéficier d'une ouverture tant culturelle qu'opérationnelle, qui lui permettra d'apporter un regard neuf sur ses projets et sur le chemin qu'elle devra prendre en cette période de changement où les relations entre le monde occidental et « le reste du monde » s'ordonnent trop souvent sous le signe de la tension et de l'incompréhension.
- 22 • **Intégration au réseau *People's Health Movement* (PHM)**
- 23 PHM est un réseau international réunissant un certain nombre d'associations et de particuliers se donnant pour mission de remplir les objectifs exposés lors de la conférence d'Alma-Ata. Il est ouvert à toutes les associations qui désirent l'intégrer mais réunit

surtout des acteurs issus des « pays du Sud ». Même si aujourd'hui, les relations entretenues par MDM avec ce réseau se sont essouffées, elles devraient prochainement connaître un renouveau.

24 • **Les Responsables de Mission (RM) chez MDM**

25 Le fait que Médecins du Monde conserve son caractère associatif et qu'elle accorde à certains membres de l'association le statut de RM permet à l'ONG d'entretenir un regard extérieur sur ses projets. Certains RM sont des personnes issues des pays dans lesquels les projets se réalisent, ceci aidant ainsi Médecins du Monde à ne pas importer tel quel son regard occidental.

26 Valérie Puvilland

« Il n'y a richesse, ni force que d'hommes »¹⁴

27 On trouve aujourd'hui divers acteurs dans un projet, notamment le personnel expatrié et le personnel national¹⁵. Mais que seraient les ONG internationales sans ce dernier ? Rien ! Les salariés du pays représentent la « force vive » des projets, assurent le contact avec la population environnante, fournissent les informations pertinentes, participent à la sécurité¹⁶ et, surtout, ils sont la mémoire vivante de projets où les expatriés se succèdent sans arrêt. Le personnel national devrait être le premier champ de mise en place de la désoccidentalisation. Ils méritent le respect et la reconnaissance. Si l'on pense plus et mieux à plusieurs têtes qu'à une seule, alors ils doivent absolument faire partie de celles-là. Si la situation personnelle de chacun ainsi que les motifs d'engagement sont sans doute différents de ceux des expatriés de passage, les mécanismes de motivation restent les mêmes. Eux qui sont d'ici, et qui y resteront, sont bien souvent les seuls à détenir les clés de compréhension qui nous manquent, aveugles que nous sommes des filtres culturels, des réseaux sociaux et des relations de pouvoirs. L'important n'est pas le nombre de malades guéris mais bien ceux qui pourront être guéris grâce aux transferts de compétences et de savoir-faire complémentaires et adaptés au contexte. Théodore W. Schultz, prix Nobel d'économie en 1979, souligne ainsi que « *ce sont les investissements en qualité de la population et en savoir qui déterminent pour une bonne part les perspectives futures de l'humanité* »¹⁷.

Penser global, agir local

28 Tout ce que je sais c'est que je ne suis rien... ou, en tout cas, pas beaucoup dans ce village planétaire décidément très grand ! Voilà ce que j'entends de la comparaison que fait Pierre Micheletti du budget de Médecins du Monde - de l'humanitaire en général - face à la souffrance du monde. Les limites sont de tous ordres et la démarche de désoccidentalisation passe sans doute par cette posture de reconnaître non seulement ses limitations propres mais également celles des Autres. On ne peut pas non plus demander à ces derniers de s'engager dans des actions qui ne respectent pas le contexte au sein duquel on souhaiterait les mettre en place, idéalement avec eux. La responsabilité du futur d'un projet est partagée par tous les acteurs qui y participent, d'où l'importance de bien saisir toutes les limites des partenaires (ONG locales ou gouvernement) à qui nous les confions. Nous sommes, encore une fois, bien souvent aveugles aux obstacles sociologiques, économiques, idéologiques et contextuels du fait que nous ne nous

déprenons pas de notre structure mentale occidentale. Conflits interminables (comme en Colombie), référence ultime à Dieu (comme au Pakistan), corruption rampante (Mexique), catastrophes naturelles récurrentes (comme en Haïti), conditions climatiques et contexte d'après guerre (Liberia). Autant d'exemples qui, loin d'être des justifications, expliquent les contextes et les indices pour mener à bien des projets. Les limites financières restent les principales raisons dans un monde où pourtant l'argent ne manque pas et où les plus grosses fortunes du monde se trouvent aussi dans des pays dits « du Sud »¹⁸.

- 29 Il est également important de penser les problèmes auxquels on s'attelle comme des difficultés qui vont au-delà de notre propre spécialité. Les personnes que nous voyons dans les cliniques de Médecins du Monde sont avant tout des Hommes, des Hommes malades certes, mais non de simples patients. Leur mal s'inscrit dans un mode de vie et ne peuvent être simplement enfermés dans un simple diagnostic médical. Les médecins ne sont souvent que les dernières instances de recours, une fois le mal développé. D'où l'importance de travailler sans arrêt en amont, en prévention d'abord mais aussi en appui avec d'autres ONG aux spécialités diverses. Bien souvent, les diarrhées et autres problèmes de santé se soignent lorsque l'on rend accessible l'eau potable. Quoi qu'il en soit, la désoccidentalisation – et l'humilité qui doit la caractériser – passe par cette évidence : nous ne sommes pas là pour donner des leçons, tout au plus un exemple du possible.

« Désengagez-vous qui disaient »¹⁹

- 30 Tout comme les expatriés qui s'apprêtent à partir sur le terrain doivent déjà penser à leur retour, de même un projet qui se lance doit inclure déjà en lui sa stratégie de désengagement. Un projet se définit effectivement à partir des résultats atteints mais aussi, et surtout, à la pérennité de celui-ci – après lui et surtout sans lui. La fin de projet résonne parfois comme la fin de l'efficacité, la fin de l'aide, la fin tout court. Or le désengagement devrait se concevoir comme un début plutôt qu'une fin. Il représente une obligation de respect pour des manières de faire différentes et le véritable défi d'une indépendance acquise ou à acquérir. Les projets ne sont pas là pour donner du travail à un personnel national qui doit, au contraire, profiter de son expérience avec une ONG pour se reconvertir et appuyer autrement la construction de son pays. Les ONG n'ont pas non plus vocation à rester *ad vitam æternam* sur un même contexte. Il existe toujours d'autres besoins auxquels répondre ailleurs. De plus, l'assistance dans la trop longue durée peut vite devenir assistanat voire néocolonialisme. La stratégie doit être non de donner des moyens mais bien les moyens susceptibles de renforcer des capacités locales. D'où l'importance de travailler en réseau, en appui et en partenariat avec des organisations locales déjà existantes²⁰ ou en impulsant la création de structures *ad hoc*. Là encore le but n'est pas de faire « à la place de » ou « pour » mais bien plutôt « avec », ici pris dans un double sens : avec les moyens disponibles et en accompagnant la formation d'un personnel qui sera en charge de la pérennité du projet²¹.
- 31 Le principe de désoccidentalisation doit nous faire prendre conscience que le développement n'est pas un point à atteindre mais bien un chemin à prendre, défini par ceux qui souhaitent le suivre. L'humilité doit nous convaincre que nous ne sommes pas indispensables et que nous ne représentons qu'une manière de faire parmi d'autres. L'objectif de tout projet humanitaire se trouve en dehors de lui, atteint, à vrai dire, que

lorsque l'on n'a plus besoin de lui. Tout humanitaire doit avant tout chercher à se rendre inutile.

Pour un humanitaire humble

- 32 Pour plagier un fameux dicton, l'enfer serait donc pavé d'intentions humanitaires. Que cela ne nous empêche pas d'agir mais nous pousse plutôt à réfléchir à nos pratiques et à être attentifs aux réalisations. La bonne volonté ne préjuge pas de la qualité de l'action d'où l'importance de s'informer, d'échanger et de capitaliser les expériences pour éviter les mêmes erreurs. La désoccidentalisation nous invite à nous méfier de nous-mêmes, à reconsidérer toujours l'Autre dans l'interaction que l'on s'apprête à avoir avec lui. Mais le concept de désoccidentalisation ne revient pas, à mon sens, à renoncer à l'Occident, mais bien plutôt à adapter ses manières de faire pour les rendre non concurrentes mais bien complémentaires, dans le plus grand respect de tous. Pour l'humanitaire, produit de l'Occident, refuser l'Occident de ses origines reviendrait, à mon sens, à un suicide ontologique. Voici venu le temps, pour nous, d'apprendre à hériter. Les valeurs fondamentales que nous souhaitons transmettre doivent être en ce sens définies, portées, proposées mais jamais imposées. Et s'il venait un jour « l'avènement souhaité d'un humanitaire mondial », celui-ci devra également être dénué de tout ethnocentrisme – occidental ou non –, seulement dédié à la dignité de l'Homme, avec toujours la plus grande humilité ; une humilité universelle nécessaire par souci d'efficacité mais aussi et surtout par éthique humanitaire.
- 33 1. Micheletti P., *Humanitaire. S'adapter ou renoncer*, Hachette, coll. Marabout, 2008, 245 pages.
- 34 2. Après diverses missions sur le terrain, il a été directeur des opérations à Médecins du Monde de 1996 à 2004, puis président de 2006 à 2009. Il est aujourd'hui membre du conseil d'administration et professeur à l'IEP de Grenoble.
- 35 3. Micheletti P., *Humanitaire. S'adapter ou renoncer*, Hachette, coll. Marabout, 2008, 245 pages.
- 36 4. Après diverses missions sur le terrain, il a été directeur des opérations à Médecins du Monde de 1996 à 2004, puis président de 2006 à 2009. Il est aujourd'hui membre du conseil d'administration et professeur à l'IEP de Grenoble.
- 37 5. e et au développement.
- 38 6. Citation empruntée à Pierre Bourdieu.
- 39 7. Voir le concept de « victime-écran » de Philippe Mesnard.
- 40 8. Pratique heureusement interdite en France depuis janvier 2007.
- 41 9. En anglais traduit par “not aid but trade”.
- 42 10. Staderini N., « Réflexions sur l'aide humanitaire : l'exemple du Tchad », *Actualités* (Médecins du Monde), n° 71.
- 43 11. *Humanitaire, S'adapter ou renoncer*, p. 37.
- 44 12. « Terre » en latin.
- 45 13. Genèse, III, 6.
- 46 14. Jean Bodin (1530-1596).
- 47 15. On différencie dans cette catégorie : le personnel local (terme non dépréciatif mais sans doute à repenser) qui fait référence aux personnes de la localité où se déroule le projet et les

« impatriés », personnel qui vient d'une autre région dudit pays. Cette distinction est importante
urellement.

- 48 **16.** Ils sont malheureusement aussi les premières victimes des exactions contre les
humanitaires.
- 49 **17.** Schultz T. W., *Il n'est de richesses que d'hommes, investissement humain et qualité de la*
population, Bonnel, Économie sans rivages, 1983.
- 50 **18.** Notamment le Mexicain Carlos Slim (3^e), les Indiens Mukesh Ambani (7^e) et Laksmi Mittal (8^e)
selon le classement Forbes.
- 51 **19.** revisitée pour l'occasion.
- 52 **20.** mais comme partenaires.
- 53 **21.** Le débauchage du personnel national des institutions locales et la fuite des cerveaux
fraîchement formés vers la force économique de l'Occident sont ici encore deux difficultés à
surmonter.
-

RÉSUMÉS

En lettres rouges, le titre du livre de Pierre Micheletti interpelle : *Humanitaire, s'adapter ou renoncer*¹. Ce dilemme, ce choix darwinien est posé comme une affirmation, non une interrogation. Renoncer, cela signifie la mort de l'action – et la tranquillité de l'âme ? –... S'adapter alors, oui, mais comment ? Pierre Micheletti, qui a consacré sa vie à l'humanitaire², sait de quoi il parle. Il a résumé fort bien, à mon sens, les difficultés auxquelles peuvent être confrontés les humanitaires d'aujourd'hui, ainsi que les diverses voies à prendre. Pour ma part, je souhaiterais revenir sur certains points de son livre qui ont fait écho à mon expérience de terrain.

AUTEUR

STÉPHANE VINHAS

Stéphane Vinhas est coordinateur-terrain avec Médecins du Monde au Liberia, après plusieurs missions en Colombie, au Pakistan, au Mexique et en Haïti.